

Brautigan : un écrivain en noir et en rêve

Richard Brautigan est un de ces écrivains maudits dont le génie s'exprima avec la même jubilation dans sa poésie et ses récits. Cet hurluberlu n'hésita à venir bousculer les canons du roman noir en offrant à ses lecteurs un petit bijou, plein de moquerie et de désespoir : "Un privé à Babylone". Un roman que l'on trouve nécessaire une fois sa lecture achevée :

- nécessaire par sa facilité à mettre à nu les archétypes du roman noir qu'il fait fonctionner à vide par une intrigue qui n'aboutit à aucune fin.

- nécessaire par la poésie moqueuse et absurde qu'il insuffle à ces personnages et par la- même au genre.

Le héros - anti-héros...- est le plus minable des détectives qui existèrent jamais. Vivant dans un taudis, il franchira une bonne partie du roman avec une seule chaussette à ses pieds, tapant sans arrêts ses amis de quelques cents, il sera même contraint d'emprunter des balles de revolver...

Tout au long du texte, découpé en court chapitre nerveux, C. Card croise des personnages improbables dont seul le sergent Rink pourrait s'être échappé d'un roman noir hammetien. Violent, dur, intègre, il aurait pu être le collègue de Card si celui-ci n'avait échoué à l'examen de fin de stage de l'école de police. Quant à Pilon, légiste unijambiste amateur de danse et cadavres de jeunes filles, il sera l'ami vénal qui ne trahira pas le moment venu. Il était nécessaire d'introduire dans le récit "(...)le personnage redoutable de la beauté blonde au regard froid et (...) au geste bleu (...)",
saurons-nous jamais ce qu'elle fait de la quantité incroyable de bière qu'elle ingurgite à la vitesse grand V ?

Le génie de Brautigan est là, décrire à grands coups de mots la détresse des individus.

Brautigan : un écrivain en noir et en rêve

Cette détresse qui prête à rire parfois mais nous émeut toujours. C. Card est le looser par excellence : “(...)il y avait bien longtemps que je n’avais embrassé personne. C’est difficile de trouver quelqu’un à embrasser quand on n’a pas d’argent en poche et qu’on a une vie aussi merdique que la mienne(...)”. Sa raison de vivre tient en ses voyages fréquents à Babylone. Voyages imaginaires au pouvoir si puissant sur la réalité que Card y sacrifie le plus banal des quotidiens : examens ratés, matches de base-ball sacrifiés, arrêts de bus loupés. “(...) chaque fois que j’essaie de faire quelque chose et que Babylone commence à m’arriver dessus, j’essaie de me concentrer sur la première chose qui puisse l’empêcher de s’approcher. C’est toujours très dur parce que j’aime vraiment beaucoup rêver à Babylone et j’ai une belle petite amie là-bas(...)”. La clé du livre est sûrement par là-bas, vers Babylone. Une Babylone où Card devient Smith-Smith super-héros de bandes dessinées. Implacable, invincible et diablement séducteur, entraîné dans les plus folles aventures : “(...) Smith, j’ai toutes les raisons de croire que quelqu’un veut me dérober ma dernière invention et l’utiliser pour ses noirs desseins.

- Qu’est-ce que c’est votre invention ? dis-je

- J’ai inventé des cristaux de mercure, dit le docteur Francis. (...) A vrai dire je ne pensais pas que le monde soit encore tout à fait prêt pour une telle découverte. Après tout, nous n’étions qu’en 596 avant Jésus-Christ et il fallait encore que le monde grandisse pas mal(...)”.

L’image du super- héros va venir brouillé l’image de looser du personnage réel. Le lecteur va alors être pris au jeu d’une intertextualité propre au récit. Et le courant de sympathie va aller droit à Card. Si le voyage s’inversait et que ce soit Smith - Smith qui vienne de plus en plus souvent suppléer Card dans la réalité désespérée d’un San Francisco détestable... Alors Brautigan n’aurait plus de raison d’écrire et sûrement que sa mort serait intervenue plus tôt qu’un 86... Il faut lire Brautigan.

Brautigam : un écrivain en noir et en rêve